

De l'originalité de la perception sensorielle sur le comportement des personnes autistes

Filem JOMAGO, 15 rue marcel Philippe, 60100 Creil, filem.jomago@laposte.net

1- Introduction

Les problèmes sensoriels sont très souvent évoqués dans le syndrome autistique (Tréhin, 1993). Tous les témoignages de personnes autistes font état de problèmes auditifs, visuels ou tactiles, au moins durant leur enfance (Sellin, 1995 ; Gerland, 1998 ; Jackson, 2007 ; Schott, 2013 ; Jomago, 2018). Pour la plupart d'entre elles, ces problèmes existent encore à l'âge adulte et créent une source majeure de dysperception. Schovanec (2012), autiste Asperger, va même jusqu'à dire que lui et ses semblables ne vivent pas dans un univers mais, du fait de la somme des perceptions ressenties, dans un « plurivers ».

Percevoir notre environnement consiste en effet à recueillir, analyser et interpréter les informations reçues grâce à nos cinq sens. C'est la base de la connaissance empirique qu'on se fait du monde extérieur. Passé au filtre des acquis, des souvenirs, des expériences personnelles, cela permet de donner une signification à ce qu'on observe et de former un préalable nécessaire à l'action.

L'étude de plusieurs dizaines de témoignages de personnes autistes montre qu'elles perçoivent souvent l'environnement à travers un système de filtre qui peut gommer ou amplifier certains sens (Jomago, 2018). Le codage de leurs sensations diffère alors de celui des personnes dites « neurotypiques ». Leur représentation du monde extérieur peut en être fortement altérée, voire faussée, ce qui se répercute sur leur manière d'être et d'agir. La connaissance de ce mode particulier de perception doit permettre de mieux expliquer le comportement parfois aberrant de certaines personnes autistes et d'en tenir compte pour orienter leur prise en charge.

2- Le toucher

2.1- Le contact direct et la préhension

Le titre du livre de Williams (1992), autiste australienne, est explicite : « Si on me touche, je n'existe plus » ! Dachez (2018), lorsqu'elle entre en contact avec autrui, se sent étouffée, emprisonnée voire dégoûtée, alors que Gerland (1998), Tammet (2007) et Picca (2015) ne supportent ni caresses, ni frôlements ni chatouilles. Mais l'aversion de tout contact direct sur la peau atteint son paroxysme avec le port de certains vêtements rugueux (Grandin, 2001 ; Jackson, 2007 ; Ghibaudi, 2014 ; March, 2017), alors que d'autres vont apprécier la sécurité que leur confère des vêtements très serrés (Williams, 1992 ; Jackson, 2007 ; Jomago, 2018).

De son côté, Tréhin (1993) cite le cas d'une jeune femme Asperger qui aime frotter certaines surfaces de ses doigts, tout comme Yah (2016) ou Jack (Jomago, 2018). Ce dernier, jeune adulte autiste de Kanner, apprécie tout particulièrement les « brosses tactiles » dans lesquelles il passe longuement le bout de ses doigts. En revanche, il ne supportera pas le contact de la pâte à modeler ou de la peinture, tout comme Ben (Jackson, 2007) ou Paul (Morar, 2004).

En outre, nombre de personnes autistes ont des relations conflictuelles avec la sphère capillaire. Le contact du peigne ou de la brosse peut être pénible (Gerland, 1998 ; Knodt-Lenfant, 2012 ; Jomago, 2018), ce que Higashida (2014), autiste Japonais, explique ainsi : certains souvenirs désagréables associés à l'emploi de ces instruments peuvent subitement revenir en flash-back et engendrer des troubles de comportement. D'autres personnes sont au contraire attirées par les longs cheveux, comme Williams (1992) qui refusait pourtant de toucher quiconque ou d'être touchée, ou Bouissac (2002) qui, adolescent, a longtemps tiré les cheveux des jeunes filles qu'il voulait séduire.

2.2- La pression

La pression semble systématiquement jouer un rôle bénéfique sur les personnes autistes (Gerland, 1998 ; Jackson, 2007 ; Jomago, 2018). C'est ainsi que Grandin (2001) a inventé et breveté une « machine à contention » qui lui permet de simuler une étreinte sans contact avec autrui. Ce besoin de se sentir enveloppés conduit souvent ces personnes à se réfugier dans des recoins étroits, ou à utiliser un vêtement ou un accessoire serré : casque anti-bruit, casquette, passe-montagne, serre-tête, bracelet, ceinture, etc. (Idoux-Thivet, 2009) ; Knodt-Lenfant, 2012 ; Jomago, 2018). Gerland (1998) et Grandin (2001), enfant, appréciaient des jeux basés sur une pression forte et uniforme sur leur corps.

2.3- La démarche

La plante des pieds est une partie du corps hypersensible chez les personnes autistes. Lorsqu'il marche pieds nus, Nazeer (2006) parle de « surcharge sensorielle ». Yah (2016) déclare ressentir une douleur sous ses pieds en marchant sur des lignes tracées au sol. Jack a longtemps refusé d'essayer de nouvelles chaussures, recroquevillant avec force ses orteils (Jomago, 2018). Plusieurs personnes autistes ont déclaré avoir marché sur leurs orteils dans leur enfance, sans utiliser la plante des pieds : c'est la « démarche en envol », décrite par Herbaudière (1991). Elle procure la sensation de planer au-dessus du sol qui, bien que faible pour des personnes neurotypiques, doit être exaltante pour des êtres hypersensibles et plus ou moins synesthésiques (Jomago, 2018).

3- Le goût

On sait que la perception du goût varie en fonction d'autres sensations comme la couleur, l'odeur ou la texture. Pour Jackson (2007), les problèmes qu'ont la plupart des autistes avec certains aliments ne sont pas liés à leur goût, car ils n'essaient généralement pas de les goûter, mais plutôt à une inhibition induite par ces autres sensations. Ainsi, Jack, habitué à boire du soda en cannettes rouges, a longtemps refusé de boire un soda identique mais en cannettes bleues car d'une marque concurrente (Jomago, 2018) : il lui fallait de même un certain temps d'accoutumance chaque fois que le design des cannettes rouges changeait. En outre, grand amateur de frites, il y a renoncé plusieurs fois du simple fait que leur texture, appréciée au toucher, ne lui convenait pas. En accord avec Schott (2013), qui perçoit trop de saveurs, il semble que l'attrait des aliments fades caractérise également les personnes autistes. Leurs aliments préférés sont ceux qu'on propose aux tout jeunes enfants : purée, bouillie, semoule, pâtes ou riz non assaisonnés (Jomago, 2018). Jackson (2007) va même jusqu'à avaler de la farine pour obtenir un goût parfaitement neutre. Pourtant, à une autre extrémité du spectre gustatif, Jack raffole de plats épicés (Jomago, 2018) et Claudin peut croquer des piments très forts (Knodt-Lenfant, 2012).

4- L'odorat

Ayant passé son enfance en Espagne, March (2017) a été submergée d'odeurs au point d'en avoir des nausées. Elle refuse de goûter un aliment si son odeur la dérange, même s'il s'agit d'une odeur faible que « des non-autistes ne pourraient peut-être même pas percevoir ». Cela rejoint le cas de Schott (2013) dont l'hyperodorat irrite en permanence le nez, la gorge et les yeux. Quant à Luszka (2017), il est devenu un maniaque de la propreté pour réduire les odeurs qui l'assaillent. Dans le cadre de sa thèse, March (2017) a interviewé une jeune femme Asperger qui déclare que les odeurs corporelles de son partenaire sont trop envahissantes : lorsqu'il s'endort, elle sort du lit et se couche sur le canapé pour y échapper.

En revanche, il existe des personnes autistes qui apprécient certaines odeurs fortes, comme Guillaume (2009) ou Jack (Jomago, 2017), lequel renifle fréquemment ses doigts avec un plaisir apparent et ne semble pas se soucier des odeurs d'excréments.

5- L'ouïe

5.1- L'absence de régulation et l'hypersensibilité aux bruits forts

Certaines personnes autistes vont être exacerbées par le moindre son, alors que d'autres peuvent garder l'oreille collée à leur appareil musical : toutefois, March (2017) indique que l'utilisation du baladeur portatif lui permet en fait de s'isoler des bruits extérieurs. Chez d'autres, on observera successivement ces deux comportements antagonistes. Grandin (2001) décrit son impossibilité de réguler les stimulations auditives, et Tréhin (1993) cite plusieurs déclarations qu'il semble important de reproduire pour une meilleure compréhension de la souffrance sensorielle que peuvent endurer certaines personnes autistes :

- « Je ne peux pas moduler le son, il me faut soit le laisser tout rentrer, soit le bloquer complètement » ;
- « la façon dont j'entends, c'est comme si j'avais une prothèse auditive réglée au maximum, c'est comme un micro qui capte tout. J'ai deux choix : le brancher et être envahie par les sons, ou le débrancher » ;
- « les bruits forts soudains me font mal aux oreilles, c'est comparable à une fraise de dentiste qui toucherait un nerf ».

En cas d'agressions sonores, Ben (Jackson, 2007), Higashida (2014) ou Jack (Jomago, 2018), vont jusqu'à déambuler ou s'endormir avec les doigts vissés dans les oreilles. Il est donc important de donner à ces personnes la possibilité de réduire artificiellement les stimuli sonores qu'elles ne peuvent filtrer au moyen, par exemple, d'un casque antibruit, d'un baladeur ou d'un vêtement couvrant la tête.

Parmi les sons forts, perçus comme agressifs, on trouve les aboiements et les bruits d'engins à moteur ou d'appareils électriques (Tréhin, 1993 ; Gerland, 1998 ; Jomago, 2018) : « ils explosaient en moi et me faisaient oublier entièrement le rapport existant entre mon corps et l'entourage [...] comme si j'étais lancée dans l'espace » (Gerland, 1998). Parmi les appareils électriques du quotidien, l'aversion de l'aspirateur semble faire l'unanimité : Ben se réfugie dans une autre pièce lorsqu'il l'entend (Jackson, 2007), Paul (Morar, 2004) et Augustin (De la Presle et Valetton, 2010) hurlent de terreur jusqu'à ce que l'aspirateur retourne dans son placard. Les sonneries du téléphone (ancien modèle) ou de l'école font également partie de ces bruits stressants pour Schovanec (2012) ou Jean-Michel (Aubé, 2009). Un simple haussement de voix peut également les opprimer comme signalé par De la Presle et Valetton (2010) ou par Jomago (2018).

A l'opposé, certaines personnes autistes peuvent tolérer des bruits forts. Ainsi, lorsqu'il est énervé, Claudin allume plusieurs postes de radio à fond : « Le bruit est à peine soutenable et il reste là bien tranquille. Il crée une sorte de bruit blanc, une barrière que rien ne traverse » (Knodt-Lenfant, 2012). Il en est allé de même de Jack qui, dans son enfance, se promenait toujours en ville avec un appareil à cassettes réglé sur le volume maximum, ce qui semblait le rassurer dans cet environnement étranger (Jomago, 2018).

5.2- L'hypersensibilité au brouhaha et aux sons faibles

L'absence de régulation auditive des personnes autistes fait qu'elles peuvent également être incommodées par des sons faibles qu'elles perçoivent alors amplifiés. C'est le cas du brouhaha dont Gerland (1998) explique : « il faisait comme s'il me grignotait le cerveau, comme s'il s'insinuait entre mes pensées, les réduisant en poussière, en flocons. Mes pensées s'effilochant sur les bords, je ne pouvais me protéger contre le brouhaha lorsqu'il durait trop longtemps ». Dans les salles de classe ou d'examen, le brouhaha, même léger, peut déranger considérablement les personnes autistes, comme le montrent les exemples suivants :

- « Je peux entendre chaque page d'examen tournée par chaque élève, et cela me rend littéralement fou » (Jackson, 2007) ;

- « cela suscite une sorte d'obscurcissement neuronal qui rend très compliqué le fait de réfléchir ou d'être fonctionnel » (Schovanec, 2012) ;
- « je n'entends pas clairement parce que la classe résonne, et que je me sens envahi d'un vacarme d'agitation silencieuse, une règle qui tombe, les chaises en métal et bois qui craquent, des frottements de papiers, de tissus, des chuchotements » (Schott, 2013) ;
- Louis ne parvient pas à se concentrer car « il entend l'horloge, la voix de sa maîtresse et le crayon de sa voisine. [...] lorsqu'il s'applique, il n'arrive plus à respirer » (Emily, 2012).

Depuis un compartiment de train, Tammet (2001) écrit : « La cacophonie des bruits - pages de magazine, walkmans trop forts, soupirs, conversations à voix haute, ronflements - me mettait mal à l'aise et je pressais mes mains sur mes oreilles quand je sentais que ma tête allait éclater ».

A l'opposé, Kamran a toujours vécu dans des grandes villes et n'apprécie pas le calme de la campagne : « Il n'y avait pas le bruit sourd et lourd de la circulation, ni son vrombissement [...]. Le chant des oiseaux était un bruit qui [...] variait, montait et descendait, et je lui préférais de beaucoup le bruit stable et inexpressif de la circulation qui me calmait » (Nazeer, 2006). Cette atmosphère sonore le troublait tellement qu'il refusa d'aller étudier dans une université située à la campagne !

5.3- L'hypersélectivité des sons

Le plus surprenant dans le comportement des personnes autistes est peut-être l'hypersélectivité de certains sons au détriment d'autres : un enfant autiste pourra ne pas réagir à l'appel de son nom, alors qu'un froissement de papier de bonbon ou de paquet de chips suffira à le faire se retourner (Jomago, 2018). Les parents de Gunilla se plaignaient ainsi de son « ouïe à éclipses », c'est-à-dire du fait qu'elle ne répondait pas à leurs appels tout en étant capable d'entendre de faibles bruits (Gerland, 1998). Paul n'entendait pas sa mère lui parler alors que, faisant tinter sa peluche hochet à l'autre bout de l'appartement, elle constatait : « il entendait cette petite bille secouée - alors que ce bruit est à peine perceptible - et venait chercher sa peluche » (Morar, 2004). Augustin réagissait de même : « tu entendais des petits bruits inaudibles pour nous. [...] tu étais le premier à entendre ta maman lorsqu'elle ouvrait le portail. Tu ne répondais pas à l'appel de ton nom, même à un mètre de toi, comme si tu le faisais exprès ou si tu étais sourd » (De la Presle et Valetton, 2010).

6- La vue

6.1- Les hallucinations et l'hypersensibilité visuelle

Certaines personnes autistes peuvent être sujettes à des hallucinations. Ainsi, Williams (1992) était fascinée par les poussières en suspension dans l'air : « ma vision était à ce point hypersensible que les particules que je percevais érigeaient un premier plan hypnotique qui faisait perdre tout son éclat et sa réalité au reste du monde ». Gerland (1998) était sujette à des distorsions visuelles : « Un objet pouvait me sembler de taille monstrueuse s'il s'approchait de moi à grande vitesse, ou seulement s'il arrivait à l'improviste. Je pouvais avoir très peur si quelqu'un se penchait soudain sur moi ». Elle découvrit qu'elle avait, dans son enfance, une vision plane en 2D : « Le monde se présentait comme une photo [...] je ne comprenais pas qu'une maison que je voyais dans ma rue avait un intérieur. Tout me semblait décor de théâtre ». Cela explique qu'elle n'ait pu appréhender des notions aussi simples que dedans/dehors, ou participer aux cours de travaux manuels. A l'inverse, Grandin (2001) déclare : « Ma pensée est entièrement visuelle, ce qui explique que le travail de conception en trois dimensions et le dessin sur plan sont choses faciles pour moi ». Quant à Jack, il semble subitement être passé, à l'adolescence, d'une vision 2D à une vision 3D avec distorsion visuelle : il refuse de regarder ses dessins animés préférés en 3D et il est devenu sujet à un vertige excessif qui lui interdit, par exemple, de descendre un chemin pentu sans s'accrocher désespérément à quelqu'un (Jomago, 2018).

Les lumières peuvent également fasciner. Jackson (2007) déclare : « J'ai vraiment du mal à détourner mon regard de tout ce qui brille et scintille ». Williams (1992) prend plaisir à cligner rapidement des yeux ou à allumer/éteindre plusieurs fois la lumière pour obtenir un effet stroboscopique. Pourtant, ce même effet perturbe

Schovanec (2012) : « Les néons peuvent être un problème : quand on a une certaine sensibilité à la lumière, on voit le néon clignoter, ce qui peut être très pénible au bout d'un certain temps ». Enfin, corollaire de la fascination pour la lumière, de nombreux enfants autistes ont peur de l'obscurité ou de la nuit, à l'exemple de Gerland (1998) : « C'était comme si quelqu'un m'avait enlevé les yeux : je perdais complètement mon sens de l'orientation [...]. Les directions vers le haut et le bas disparaissaient. Je ne pouvais pas sentir ce qui était moi et ce qui était la pièce ».

6.2- La mémoire éidétique et l'hypermnésie

La faculté de se souvenir d'une grande quantité d'images ou de détails, couramment appelée « mémoire photographique », permet à certaines personnes autistes de relire des livres dans leur tête, de dessiner de manière très détaillée un paysage brièvement aperçu ou d'apprendre des langues étrangères en conservant en mémoire la quasi-totalité des mots et des règles de grammaire. Grandin (2001) en donne un exemple : « Si je dois me souvenir d'un concept abstrait, je vois dans ma tête la page du livre ou mes notes et je lis les informations qui s'y trouvent ». Gerland (1998) confirme : « Quand j'avais lu toute la grammaire anglaise, je pouvais la feuilleter dans ma tête et m'arrêter sur le paragraphe dont j'avais besoin ». Katia, qui a réussi à mémoriser un dictionnaire de latin, déclare : « Ce que j'ai regardé une seule fois reste pour toujours dans les stocks de ma mémoire » (Rohde, 1999). Nazeer (2006) cite un de ses camarades autistes « qui eut à dessiner de mémoire des bâtiments comprenant tous les détails architecturaux - c'est-à-dire non seulement les pièces, mais aussi les gaines d'ascenseur, les couloirs et les cages d'escalier -, après n'en avoir fait le tour qu'une seule fois ». Enfin, lorsqu'on montra à Anne-Christine un puzzle de 2000 pièces déjà fait, elle le détruisit et le refit de tête : d'un simple coup d'œil, elle avait mémorisé l'image finale (Pierre et Pierre, 2010).

Comme le pense Vermeulen (2005), cette mémoire phénoménale peut résulter d'une « stratégie de survie indispensable » permettant de compenser certains déficits des personnes autistes. Ainsi, pour identifier un chien, Grandin (2001) ne se réfère pas à un concept simple comme « quadrupède qui aboie », issu d'une généralisation à laquelle elle a difficilement accès : à la place, elle a mémorisé un grand nombre de photos d'animaux avec leurs noms, et leur compare celui qu'elle voit pour finalement ne conserver que ceux qui ont l'étiquette « chien ». Ce comportement, basé sur le stockage d'une grande quantité de données puis à sa récupération et à son traitement ultérieur, semble plus proche du fonctionnement d'un algorithme informatique que de celui d'un cerveau humain.

6.3- Le regard furtif ou fuyant

Le regard furtif peut être vu comme le corollaire de la mémoire eidétique, laquelle est d'autant plus impressionnante qu'elle survient souvent après un bref coup d'œil et non à la suite d'une observation prolongée. Anne-Christine adore visiter les musées « sans regarder apparemment rien d'autre que le sol et le plafond », ce qui ne l'empêche pas ensuite de décrire en détail les œuvres exposées (Pierre et Pierre, 2010) : « Sa vision, au lieu d'un regard, serait-elle comme une photographie, un instantané en fraction de seconde ? ». A l'époque où on réglait manuellement la vitesse d'obturation des appareils photos, 1/125^e de seconde suffisait généralement pour prendre n'importe quel cliché. Un tel coup d'œil suffirait-il donc aussi à une personne autiste pour mémoriser une scène ? C'est ce qu'affirme Guillaume (2009) : « Mon coup d'œil est si rapide que je semble n'avoir rien vu et que j'ai tout embrassé du regard ». Pour l'anecdote, on notera que Jackson (2007) a porté cette technique à son apogée : « c'est un moyen assez génial de dévisager une fille intéressante sans avoir l'air trop lourd » !

Higashida (2014) explique pourquoi il observe furtivement les gens du coin de l'œil, en un éclair : « regarder quelqu'un à qui je parle dans les yeux, ça me donne la chair de poule, alors j'ai tendance à l'éviter ». Ce comportement est confirmé par la jeune Anglaise autiste citée par Tréhin (1993) : « Les gens ne réalisent pas à quel point cela m'est difficile de regarder une personne dans les yeux. Ça me dérange, c'est très effrayant ».

Jackson (2007) en donne même une description douloureuse : « ce que je ressens est si désagréable que je peux à peine le décrire. D'abord, c'est comme si ses yeux me brûlaient. [...] Très souvent, il est impossible de se concentrer pour pouvoir à la fois soutenir le regard et écouter les paroles ». Cette sensation est corroborée par Picca (2015) tant par son expérience propre - qui lui impose de quitter régulièrement son interlocuteur des yeux, « pour y revenir ensuite sporadiquement, jusqu'à ce que « ça brûle » à nouveau, et ainsi de suite », que par celle d'un jeune autiste Asperger anglais qu'il cite et pour qui « le fait de regarder les gens dans les yeux lui procurait une sensation semblable à celle d'avoir les yeux qui brûlent ».

Enfin, regarder quelqu'un en face peut également être stressant comme l'exprime Luszka, (2017) : « Le stress m'envahit dès qu'un contact social doit avoir lieu, me réduisant au silence, évitant tout contact visuel. J'ai la sensation que mes pensées se lisent dans mon regard et qu'on me juge ». Jackson (2007) décrit la même chose en présence d'une personne qui ne lui est pas familière. Quant à Gabrielle, elle envoie même parfois des textos à son père, pourtant assis à côté d'elle, pour obtenir ce qu'elle n'ose pas lui demander en face (Gillio, 2017).

6.4- La difficulté de reconnaître des visages ou prosopagnosie

Le petit Augustin déclara un jour à sa mère : « Ma petite maman, je t'aime et je ne t'aimais pas avant, car je ne te voyais pas et papa non plus » (De la Presle et Valetton, 2010). March (2017) confirme : « je n'identifiais pas les visages de ceux qui évoluaient dans mon entourage social : cette fille, qui était venue me parler après un cours et qui avait été assise à côté de moi pendant des semaines [...], je ne l'avais pas reconnue ». Tréhin (1993) cite le cas de deux jeunes filles autistes Asperger, l'une qui explique « Je ne lis pas bien les visages » et l'autre qui ne perçoit que « une masse de visages indifférenciés ». Gerland (1998) explique : « tous les gens que je ne connaissais pas bien avaient le visage vide ». Elle ne les classait d'ailleurs pas dans la catégorie des humains mais des objets : « je ne croyais pas qu'ils pouvaient se déplacer de leur propre initiative d'une pièce à l'autre, aussi peu qu'un canapé en était capable ». A tel point que si elle croisait une personne inconnue dans une pièce puis dans une autre, elle n'imaginait pas qu'il puisse s'agir de la même personne.

Cela pourrait expliquer certains comportements d'enfants autistes vis-à-vis de personnes étrangères à la famille. Jusqu'à 4 ans, Jack ne s'intéressait pas aux invités et ne semblait même pas s'apercevoir de leur présence (Jomago, 2018). Cependant, en l'observant attentivement, on a constaté qu'il leur décochait un coup d'œil furtif avant de continuer à vaquer à ses occupations : cela semblait lui permettre de classer l'arrivant dans la catégorie « inconnu » ou « connu » car, dans ce dernier cas, il esquissait un léger et bref sourire.

Mais ce comportement peut aussi résulter de difficultés à reconnaître des visages. Tréhin (1993) cite une jeune fille Asperger qui travaille avec un microscope dans un laboratoire d'analyses : « Les cellules anormales me sautent aux yeux... [mais] pour me rappeler le visage de quelqu'un, il faut que je l'aie vu au moins 15 fois ». En outre, elle doit aussi se fier à d'autres caractéristiques, comme sa voix ou ses vêtements. C'est aussi le cas de Schovanec (2012) qui a « plus de mal à retenir le visage que la couleur des chaussettes d'une personne ». Mais, comme une même personne peut changer de chaussettes, il doit mettre en place d'autres stratégies de reconnaissance, parfois triviales : « Par exemple, passer devant elles en ayant la tête un peu tournée : si ce sont les bonnes personnes, elles vous diront bonjour ».

7- La perception synesthésique

Tammet (2007) explique que les chiffres ont une couleur et une « personnalité propre » qui lui permet de mieux les manipuler mentalement : « Le nombre 11 est amical, 5 est bruyant, 4 à la fois timide et calme [...]. Certains sont grands et gros : 23, 667, 1 179. D'autres sont petits : 6, 13, 581. Certains sont beaux, comme 333. D'autres sont laids, comme 289 ». Dans le cadre de sa thèse, March (2017) a interviewé un autiste Asperger dont les odeurs ont une texture : « elles sont solides, elles coulent ou sont aériennes ». Schott (2013), qui est par ailleurs violoniste, écrit que la musique peut évoquer « un goût, une odeur, une matière comme du bois, du métal ».

Luszka (2017) parle du goût de certains mots : « Par exemple, le mot « mot » a un goût de cannelle et de noix de coco. Le prénom « Béragère » a lui un goût de jambon ». Quant à Gerland (1998), elle peut associer des couleurs à ses états émotionnels (orange pour l'incompréhension, vert pour la fatigue, jaune pour l'échec, lilas pour le découragement) mais aussi être très perturbée par certains bruits : « Le bruit dérobait le sol sous mes pieds, je ne pouvais plus percevoir ni sentir le monde autour de moi. Le haut et le bas se trouvaient soudain à la même place et je ne savais plus où j'avais les pieds ».

8 – Pour conclure

Les dizaines de comportements de personnes autistes qui viennent d'être passées en revue sont en apparence aberrants, maladroits ou triviaux. Toutefois, on découvre qu'il ne s'agit pas d'attitudes sciemment provocatrices mais plutôt du résultat de stratégies d'approche permettant à la personne autiste de conserver la maîtrise de ses émotions et son potentiel de raisonnement.

Certains comportements semblent caractéristiques de l'ensemble du spectre autistique, comme l'évitement du regard, le mal-être en présence d'étrangers, la peur de l'obscurité et de la nuit, l'impossibilité d'avalier – voire seulement de goûter – un aliment inconnu, une réaction anormale à certains sons, la synesthésie, etc. Cependant, malgré cette synergie de comportements, toutes ces personnes ne se conduisent pas de manière identique et peuvent même avoir des comportements antagonistes : l'une appréciera les aliments fades et l'autre épicés, l'une ne supportera pas le contact alors que l'autre réclamera des massages, l'une fuira le bruit pendant que l'autre le recherchera pour en faire un bruit blanc, etc.

Il est donc nécessaire de connaître toute cette gamme de comportements et d'accepter la nécessité dans laquelle peuvent se trouver des personnes autistes de les appliquer pour conserver sur l'instant leur intégrité psychique. Le respect de ces stratégies de défense ne pourra alors que faciliter la prise en charge de ces personnes.

Bibliographie

- Aubé R, 2009. Le labyrinthe de Jean-Michel. Mon fils autiste de la maternelle à l'université. Publistar, 187 p.
- Bouissac J, 2002. Qui j'aurai été... Journal d'un adolescent autiste. Les éditions d'Alsace, Colmar, 144 p.
- Dachez J, 2018. Dans ta bulle. Les autistes ont la parole : écoutons-les ! Hachette Livres (Marabout), 253 p.
- De La Presle C, Valeton D, 2010. Lettres à un petit prince sorti de sa bulle. Une clé pour l'autisme ? L'Harmattan, 152 p.
- Emily E, 2012. Autiste ? Pour nous, l'essentiel est invisible. Dunod, 162 p.
- Gerland G, 1998. Une personne à part entière. Autisme France Diffusion, 240 p.
- Ghibaudi C, 2014. Le petit prince égaré. Edité à compte d'auteur, 123 p.
- Gillio M, 2017. Ma fille voulait mettre son doigt dans le nez des autres. Editions Pygmalion, 186 p.
- Grandin T, 2001. Ma vie d'autiste. Edition de poche, Odile Jacob, 233 p.
- Guillaume C, 2009. Je lève mon épée de paroles. Souffrances et espoirs d'un autiste. L'Harmattan, 141 p.
- Herbaudière D, 1991. Cati ou les sentiers de la vie. Pierre Belfond, Paris, 260 p.
- Higashida N, 2014. Sais-tu pourquoi je saute ? Edition des Arènes, Paris, 172 p.
- Idoux-Thivet A, 2009. Ecouter l'autisme - Le livre d'une mère d'enfant autiste. Editions Autrement, 211 p.
- Jackson L, 2007. Excentriques, Phénomènes & Syndrome d'Asperger. Autisme France Diffusion, 202 p.
- Jomago F, 2018. A quoi rêvent les autistes ? Editions Lulu.com, 491 p.
- Knodt-Lenfant I, 2012. Claudin ou le quotidien autistique d'un adulte chez les dinormos. AFD éditions, 326 p.
- Luszka D, 2017. Comme une pierre dans un labyrinthe. Parcours d'un autiste Asperger. Les Editions du Puits de Roule, 84 p.
- March J, 2017. La fille pas sympa. La vie chaotique et turbulente d'une jeune autiste Asperger. Seramis, 283 p.
- Morar T, 2004. Ma victoire sur l'autisme. Editions Odile Jacob, 248 p.
- Nazeer K, 2006. Laissez entrer les idiots. Témoignage d'un autiste. Points P1824, Oh ! Editions, 244 pages.

- Perrages P, 2003. Aux frontières de l'autisme. Paroles de père. Jérôme Do Bentzinger Editeur, 172 p.
- Picca G, 2015. Ma vie d'autiste Asperger. Berg International, 149 p.
- Pierre AC, Pierre G, 2010. Parole d'une autiste muette. Enigme et évidence. L'Harmattan, 178 p.
- Rohde K, 1999. L'enfant hérisson. Autobiographie d'une autiste. Editions IMAGO, 168 p.
- Schott K, 2013. Ma théorie zéro. Vivre autiste sans déficience intellectuelle. Editions Amalthée, 73 p.
- Schovanec J, 2012. Je suis à l'Est ! Savant et autiste, un témoignage unique. Plon, 247 p.
- Sellin B, 1995. Une âme prisonnière. Robert Laffont, 208 p.
- Tammet D, 2007. Je suis né un jour bleu. Edition des Arènes, Paris, 239 p.
- Tréhin C, 1993. Les autistes de haut-niveau et leurs écrits. Congrès de Toulon, 9 p., <http://autisme.france.free.fr/docs/e1.htm>
- Vermeulen P, 2005. Comment pense une personne autiste ? Dunod éditeur, 143 p.
- Williams D, 1992. Si on me touche, je n'existe plus. Le témoignage exceptionnel d'une jeune autiste. J'ai Lu, n° 3445, 311 p.
- Yah L, 2016. Ma vie est précieuse (French Edition). Format électronique. 16 p.